

BEAUX ARTS.

DEUX TABLEAUX DE LA CATHÉDRALE ET DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

I.

Parmi les tableaux qui décorent la Cathédrale de Québec et la chapelle de son Séminaire, il en est deux surtout qui sont des œuvres d'une haute valeur; nous voulons parler de ces deux toiles, qui représentent l'Image de l'Homme-Dieu sur la croix.

On croit volontiers que ces fortes compositions portent le cachet victorieux du maître, et, qu'elles sont originales par conséquent.

C'est à Van-Dyck, ou à l'école de Van-Dyck, qu'on attribue le tableau de la cathédrale, et s'il en faut croire la note imprimée que nous avons en mains, celui du séminaire serait de Monet, peintre de l'école française.

Ces questions d'origine et de paternité sont toujours fort délicates; elles ont créé ça et là tant d'illustres erreurs, qu'il ne faut jamais les aborder qu'avec une extrême réserve.

Quand on connaît quelque peu l'histoire de l'émigration sur nos rives de toutes ces superbes pages, dont s'enorgueillit à bon droit notre ville, ainsi que les noms si respectables des hommes qui s'y trouvent heureusement mêlés, on s'abandonne aisément à ces affirmations premières qui donnent un nom et une date à toutes ces œuvres d'art.

Aussi n'osons-nous pas résister trop nous-même, à l'influence d'une autorité digne de tant de foi; mais si nous acceptons le tableau de Monet, comme une toile originale, toute marquée du doigt du maître, nous n'affirmons rien au sujet du Christ de la cathédrale, qui rappelle bien, il est vrai, par certains points, le faire et le coloris de Van-Dyck; mais qui ne trahit pas assez l'empreinte si personnelle et si puissante du grand disciple de Rubens.

Nos bons amis Plamondon et Hamel, qui savent et qui traitent les choses d'art avec tant de distinction, trouvent bien que le soufflé de l'école de Van-Dyck est là dans ce dessin si pur, dans ces teintes si chaudes, dans cette expression si noblement résignée de l'image du Christ, mais où l'un découvre une œuvre originale, l'autre s'obstine à ne voir qu'une superbe copie.

Nous sommes tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, tant la question a ce double mirage, qui tour à tour nous attire et nous charme; mais si le tableau de la cathédrale est un original sincère, ce qui peut se plaider habilement, nous osons dire nous qu'il ne vient point de Van-Dyck lui-même.

Quoiqu'il en soit, ce sont là deux pages magistrales, bien faites pour mériter les longs regards de la pensée et justifier la plus vive admiration.

II.

LE CHRIST DE LA CATHÉDRALE.

Quelle grande image que celle de l'Homme-Dieu, crucifié sur le bois de la rédemption, errant en haut vers son père : *Eli, Eli, lamma sabactani* ? — mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

Toutes les douleurs de l'âme se résument en cette voix suprême; mais sur ce visage que l'artiste empreint de toutes les tristesses humaines rayonnent une résignation sublime, ainsi que la divine espérance de la résurrection.

Quelle suavité de lignes et de tons ! quelle vérité dans le coloris !

Cette merveilleuse composition étonne vraiment par la hardiesse et l'harmonie de ses détails, c'est-à-dire, par cette irréprochable réalisation d'un ensemble qui exprime le beau dans l'art comme dans la pensée.

Voyez ces anges qui pleurent toutes leurs larmes, recueillant dans un calice, les gouttes du sang précieux tombant des plaies de l'auguste crucifié. Quelles poses ! quels magnifiques raccourcis ! quelle transparence dans les chairs, quelle heureuse diffusion des lumières ! quelle habile entente des ombres !

Et cet ange dont l'artiste cache avec tant d'art le visage, et qui, ployé sous ses douleurs profondes qu'on devine, reçoit toute sa part des gouttes saintes, n'est-il pas une des plus parfaites conceptions dans le drame divin ?

Le Christ n'est point mort encore, mais l'agonie de la consommation se sent dans toutes ces angoisses exprimées par l'artiste sur l'image de la céleste victime, sur celles des anges de la compatissance, et parmi tout le deuil de toutes ces couleurs sombres et désolées.

Quand nous contemplons un jour, M. Hamel et moi, toutes les merveilles de cette glorieuse toile, une idée nous vint, idée profane sans doute, comme idée de comparaison, mais vraie peut-être au point de vue des choses plastiques de l'art, l'idée, dis-je, que l'artiste s'était un moment souvenu du Pimage du Laocoon, quand il créait cette image si lamentable du Christ ; mais le Laocoon n'ex-

prime que les tortures amères de la douleur, et la tête si résignée du Christ s'éclaire de tous les rayons de l'espérance et de l'immortalité.

Ce tableau du Christ, nous le répétons avec amour, est une œuvre capitale, lors même que l'œil le plus habile n'y verrait qu'une copie : car des copies de cette gloire s'évaluent bien souvent au prix des œuvres originales.

Nous ne savons trop dans quelles vues on s'est permis le triste courage de changer la condition primitive de la toile, qui se cintrait par le haut, et dont l'heureux ovale s'harmonisait bien mieux avec la composition que cette forme égarée qu'elle affecte aujourd'hui.

III.

LE CHRIST DE LA CHAPELLE.

Le Christ de la chapelle, c'est le *consummatum est* de la passion : tout est fini là ; l'Homme-Dieu vient d'incliner la tête et il est mort ; mort sur son visage, dans ses traits, mort dans ses chairs, pâles et desséchées, mort par tout lui-même.

Approchez du tableau et regardez à toutes les lignes du dessin ; c'est encore l'œuvre d'un maître, qui sait tous les mystères de la décomposition et de la mort, et qui a mis là toutes les couleurs d'une chair où la vie n'habite plus.

Comme cette tête amaigrie, s'abandonne à elle-même ! comme les membres et tout le corps s'affaissent sur eux-mêmes, détendus, détachés pour ainsi dire ! Mais pourquoi l'artiste a-t-il laissé sur le visage divin la laideur ordinaire de la mort ? La mort dans le Christ n'est que la transfiguration passagère : au-delà donc la résurrection et la vie ; et la tête du Sauveur devrait nous dire, même dans la mort, ces divines révélations, ces immortelles destinées.

La mort physique de l'homme trouve là toutes ces chairs cadavéreuses, comme aussi toute sa terrible éloquence ; mais, ô Artiste, le Christ était le plus beau des enfants des hommes, mais le Christ n'allait s'asseoir qu'un instant dans la mort, sa jeunesse éternelle allait reparaître, et dans sa mort humaine, il fallait lui laisser ce rayonnement calme et doux qui est la beauté et l'espérance encore.

L'inspiration a fait ici défaut à l'artiste, et c'est une vraie faute dans son œuvre ; mais, maintenant, éloignez-vous de l'image, allez loin, bien loin, en face, entrez même dans la chapelle opposée du transept, et de là regardez vers le Christ de Monet !

Le Dieu mort se détache dans tout son relief, ses chairs transparentes s'inondent de rayons, et la lumière éclate partout vive et profonde.

O puissance de l'art, voilà de tes prodiges !

Mais c'est surtout le soir, quand le jour décline visiblement, qu'il faut aller jeter tous ses regards sur la toile lumineuse, si vous voulez sentir tout ce qu'elle vous renvoie d'éclat et de vie ; elle devient alors comme une autre lampe du sanctuaire.

Qui sait ? l'artiste a compris là peut-être, dans cette transfiguration si lumineuse des chairs mortes du Christ, le symbole de sa transfiguration divine ? Mais ce qui n'est ici que le fait habile de l'art, eût été sur le visage de l'Homme-Dieu, réfléchissant la victoire sur la mort, le verbe le plus élevé de la pensée et de la poésie.

Quand le Christ fut mort, les voiles du temple se déchirèrent, le ciel se fit sombre et toute la nature fut couverte de profondes et sonnaient ténébres.

Le peintre a rendu cette heure suprême avec tout le désordre des teintes sombres et tourmentées qu'elle comportait, et la parfaite exécution de cette partie de son œuvre, témoigne hautement qu'il était de l'école des grands maîtres.

Monet est peu connu ; mais quand on signe de son glorieux pinceau d'aussi splendides pages, on mérite bien que les hommes parlent un plus de vous.

Voilà ce que nous avions à dire sur nos deux Christ de la Cathédrale et du Séminaire, dans le but de faire voir, à notre tour, nous aussi, combien ils sont dignes de l'estime et de l'admiration des hommes sensibles aux œuvres de l'art.

Mais nous devons le dire sans hésitation aucune, ces deux tableaux sont loin d'exprimer une égale valeur artistique.

Le Christ de la Cathédrale est une page qui pourrait se classer peut-être parmi les œuvres de premier ordre, tant le dessin, la couleur et la beauté de la composition révèlent le grand maître.

Le tableau de la Chapelle est sans doute une œuvre belle, comme étude profonde, comme puissant effet de lumière ; mais il serait téméraire de lui réserver le même rang dans l'ordre des mérites ; la tête du Sauveur nuit à l'ensemble de l'image : la mort y a laissé trop de laideur.

Somme toute, et malgré ces dernières réserves, notre admiration ira toujours de l'une à l'autre de ces deux superbes toiles, comme à deux précieux joyaux, dont la présence jette tant d'éclat dans les deux églises.

E. DE FENOUILLÉ.